

Prologue

Un père qui me harcèle, un mec dont je me lasse, une carrière qui tourne en rond : ça me tue ! Je veux une autre vie. Je veux une vraie carrière de comédienne, je veux rencontrer l'amour, le vrai, celui qui dure.

Il y a un an, je rejoins le pays de l'oncle Sam. Je tombe amoureuse de Los Angeles. Dommage que l'université et la vie là-bas soient aussi chères qu'en France, sinon je n'hésiterais pas une seconde. Autre option : ma meilleure amie B., qui a passé trois mois en Australie, m'assure que je devrais adorer. La vie y est deux fois moins chère et l'université accessible à ma bourse. Je récupère auprès d'un organisme dédié aux séjours et études en Australie un dossier sur une école de langues que je m'empresse de lire. OK, je vais là-bas. Je passe mon test d'IELTS pour évaluer mon niveau d'anglais et j'envoie les résultats ainsi qu'une lettre de motivation à Del C., la directrice.

Un beau jour, le téléphone sonne.

— *Hi, Chentel, this is Del!*

Oui, je sais, je m'appelle Chantal Macé, mais pour les Anglo-Saxons, c'est imprononçable. Devenir « Chentel Macy » est loin de me déplaire. J'ai l'impression d'être quelqu'un d'autre.

— J'ai reçu tes résultats, ton niveau est excellent. À l'école de langues, tu t'ennuierais. Il n'y a que des étudiants débutants, tu ne pourrais faire que le dernier trimestre. Or, si j'ai bien compris, tu souhaites vivre en Australie. Je te propose de t'inscrire à l'université, tu obtiendrais un visa de trois ans. Ça te permettrait de trouver du travail et de rester. Et pourquoi pas, peut-être, dénicher un mari. Tu m'as dit que tu es comédienne, tu sais qu'ici on travaille beaucoup en coproduction avec les États-Unis.

— Oh, j'y crois pas, ce serait génial ! Oui, je veux bien que tu m'envoies tous les documents. Mais tu crois qu'on va m'accepter à mon âge à l'université ?

— Bien sûr, il te faut juste une excellente lettre de motivation, parce que les places sont chères : ils ne prennent qu'une dizaine d'étudiants étrangers par an. Reprends celle que tu m'as envoyée, elle est très bien.

— Merci, Del. À très vite.

Elle raccroche. Mon cœur bat la chamade. C'est la solution ! Trois ans, ça me laisse le temps de trouver du travail, l'homme de ma vie et d'avoir la carrière dont je rêve secrètement depuis si longtemps.

En route pour l'Australie.

Un voyage sans encombre — janvier 2004

L'avion a toujours été un plaisir — hormis l'impression d'être compactée format cinquante centimètres cubes façon métro un jour de grève : sensation « sardine ». Le sourire et les petites attentions du personnel de bord ne changent rien au supplice. Bien que grande comme trois pommes et deux cacahuètes, je suis coincée dans mon siège. Des armées de fourmis voraces grignotent mes membres endoloris, mes articulations couinent comme des bielles non huilées, et j'ai l'estomac en vrac. Je rêve de voyager en première ou en classe *business*... un jour.

Seize mille kilomètres, trois vols, deux escales. « Métro, boulot, dodo », dix-sept ans de vie parisienne ; j'envoie tout valdinguer. En route pour le pays des kangourous, des surfeurs, des buveurs de bière, des koalas, des boomerangs et des Aborigènes... Un continent entier qui ne demande qu'à être exploré. Depuis que je suis môme, j'aspire à découvrir d'autres horizons. Mes deux critères : anglais et soleil. Seize mille kilomètres, trois vols, deux escales ; in-ter-mi-nable !

Rien ne se déroule comme prévu. Le stress, l'angoisse, la panique m'étreignent. Heureusement, je ne suis pas seule et abandonnée de tous : Y. m'a accompagnée à l'aéroport. Mon mousquetaire, mon d'Artagnan ! Sa présence et son calme permettent d'apaiser mes nerfs qui partent en vrille, tout autant qu'ils m'exaspèrent. J'en viens parfois à me demander s'il ressent la moindre émotion.

Y. et moi nous sommes rencontrés une dizaine d'années auparavant ; on bossait tous les deux dans un cinoche. Je répétais à l'époque une pièce qu'un ancien pote du Cours Simon m'avait proposée. Il nous manquait un homme dans la distribution, j'ai suggéré Y. puisque, comme moi, il était aspirant comédien.

Il me plaisait bien, ce mec qui transpirait la confiance en soi. Des yeux verts à vous transpercer l'âme, un sourire ravageur, beaucoup d'humour, belle intelligence... et beau petit cul. Tous les ingrédients pour faire chalouper ma libido. À la première occasion, je l'ai dragué. Le soir

même, on se la jouait *Neuf semaines et demie*¹ sous la douche. C'était sans compter que le beau gosse était marqué du sceau « homme à femmes invétéré », libre, et qui tenait à le rester. J'ai feint de m'en moquer : « C'est pas grave, je suis prête à partager », alors que les nuits sans lui, j'avalais mon oreiller à force d'y étouffer mes sanglots. Quelques mois plus tard, il quittait Paris pour intégrer une école de théâtre dans le sud de la France. *Bye-bye, sweetheart!* Le cœur en charpie, je repartais cahin-caha sur ma petite route en direction des étoiles... du cinéma. Trois ans plus tard, il revenait à Paris, maqué, heureux. Ce que je m'en foutais ! Grand bien lui fasse ! Quatre ans plus tard, il cassait avec sa dulcinée, retrouvait mon adresse... et le chemin de mon lit pour une brève aventure. Non ! Non ! Non ! « Je ne partage plus, va voir ailleurs si j'y suis ! » Jouer la poupée gonflable qu'on range au placard quand on a fini de faire mumuse, ça ira pour moi ! Puis il rencontre quelqu'un de « mieux » que moi et me quitte... À nouveau, je connais les crises de larmes et le chagrin.

Trois ans plus tard... un an avant mon envol, je craque pour lui encore une fois. Il peut être si charmant quand il drague... Nul besoin d'en rajouter : il est de ceux bien chanceux dont les atouts innés leur permettent de gagner tous les cœurs. Il est exact que je ne suis pas LA femme de sa vie. La réciproque est tout aussi vraie. On est seuls tous les deux, on s'apprécie beaucoup, on a une soif avide de tendresse. Dans un an, je ne suis plus là. On ne fait de mal à personne et entre-temps, on se fait du bien. Voilà comment on en est venus à partager un an de nos vies. Cette fois, j'avais posé des conditions : s'il veut aller voir ailleurs, qu'il y aille, mais sans moi ! Me retrouver le cœur en miettes et des bleus à l'âme en pagaille, je n'étais pas prête pour un round supplémentaire.

Après les turbulences de cette matinée très chahutée, me voilà embarquée dans la première étape de ce grand voyage : Paris-Amsterdam. L'excitation du départ, l'impatience ; je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Je suis saisie d'une furieuse envie de dormir. Résiste, ma fille ! Si je succombe, je me réveillerai une heure plus tard de mauvaise humeur et/ou dans les choux. Je tiens le coup tant bien que mal jusqu'à la petite escale à Amsterdam. Enfin, « petite », trois heures tout de même ! Une éternité pour qui rêve de dormir. Pour l'heure, « au secours ! Vite, l'espace fumeur ! » « Espace fumeur » qu'ils disent... Quelle ironie ! C'est sûrement de l'humour noir, vraiment très noir. Quel que soit l'aéroport, l'« espace fumeur » consiste en une petite enclave de deux mètres cubes. Fumée aussi dense que le *fog* qui s'abat sur Londres ; cinquante intoxiqués tirant

¹ Film d'Adrian Lyne, 1986, avec Kim Basinger, Mickey Rourke, Margaret Whitton, David Margulies...

désespérément sur leur clope, enchaînant cigarette sur cigarette pour rétablir le taux de nicotine vital et rattraper ainsi en deux minutes le sevrage imposé par plusieurs heures de vol.

Embarquement pour Kuala Lumpur. Dix heures dans les nuages. Je vais enfin pouvoir me laisser glisser délicieusement dans le sommeil. Extase ! J'ai tellement écrasé qu'il ne me reste aucun souvenir du vol. Arrivée à Kuala Lumpur. Escale numéro deux : direction l'« espace fumeur » de toute urgence. Là, grosse crise de larmes. Je vais l'épancher « discrètement » dans les toilettes. Je ne sais ce qui me prend, mais j'ai soudain le sentiment irrationnel que je ne verrai plus jamais Y. Il est devenu mon « ex » petit ami... par la force des choses puisqu'il ne partageait pas le souhait de changer d'horizon. Soit ! On en avait longuement discuté, il était hors de question que l'un de nous se permette de brimer les désirs de l'autre. Le temps passant, il y en a toujours un pour le faire « payer » à l'autre. « Suis-moi ! » ou « Reste ! » peut être source de frustrations et ça pardonne rarement. De toute façon, quel intérêt de partir ensemble puisqu'il n'a jamais éprouvé pour moi autre chose qu'une tendre amitié... mêlée de désir ? Une chose est certaine : il me manque. De plus, une nuée de doutes et d'angoisses concernant ma « nouvelle vie » m'assaille. Qu'est-ce qui a bien pu me pousser à tout plaquer et aller voir si « ailleurs l'herbe est plus verte » ? De l'autre côté de la planète ? Je pense aussi à mes amis, à ma famille et à tout ce que je laisse derrière moi. À quoi bon ? C'est un choix mûrement et longuement réfléchi. Conclusion : *alea jacta est !*

Dernier embarquement vers la destination finale : Brisbane, côte est de l'Australie. Un vol comme tous les long-courriers : repas, dodo, film, repas, dodo, film. Toujours aussi peu de place et surtout LE détail qui tue : un chiard qui hurle pendant les douze heures de voyage. Passez-le par le hublot, suspendez-le par les pieds, bourrez-le de Valium, je ne sais pas, moi, mais faites-le taire, ça devient insupportable !

Les côtes australes font leur apparition, on approche... Cependant, un peu de patience, nous n'y sommes pas encore : une demi-heure avant l'atterrissage à Brisbane, un violent orage prend notre avion pour une bouteille d'Orangina, et j'avoue sans honte que j'ai les cordes vocales qui éclatent. Ceinture ou pas, nous sommes presque éjectés de nos sièges par des secousses d'une rare intensité. J'ai la désagréable impression qu'on nous la joue film catastrophe juste avant le crash final. Le soulagement est nettement tangible une fois que l'avion est en sécurité sur le tarmac. Des applaudissements frénétiques fusent de toute part. N'empêche que, rassurés ou pas, je n'ai jamais vu des passagers quitter si rapidement leur siège !

Soulagée aussi de récupérer tous mes bagages soute ; j'ai toujours peur avec des vols qui se suivent qu'ils ne soient pas à l'arrivée.

Pfouh ! Il fait une chaleur à crever ! Je me désape : short, tongs et tee-shirt. En route pour la toute dernière étape jusqu'à mon lieu de résidence, à une heure de bus depuis Brisbane. Destination Sippy Downs, minuscule point niché sur la côte où se situe le « *Village* ». Lotissement d'une cinquantaine d'habitations pour les étudiants de l'université de la Sunshine Coast, où m'attend une chambre dans une grande maison. « Maison », rien que ça, peuchère ! Piscine, terrain de tennis, terrasse plein sud, salle de douche privée, et tout ça pour seulement trois cents euros par mois. Cet endroit est super, mieux encore que le Club Med. Loin des cités dortoirs et autres clapiers à lapins des cités U habituelles.

De l'autre côté de la rue, à quelques mètres, j'aperçois l'université, silhouette métallique ressemblant à un chariot de supermarché à l'envers, qu'on surnomme justement : « *The inverted cart*. » On peut rejoindre le campus par un chemin coupant à travers champs depuis le *Village*.

Petit hic en arrivant : la responsable de nuit — Edwina — a oublié que je débarquais ce soir. Rien n'est prêt : ni repas ni chambre.

— Je suis tellement confuse, m'avoue Edwina. J'ai totalement zappé, la journée a été longue. Suis-moi, je vais t'emmener chez Helen, la gérante, elle te donnera à manger. Pendant ce temps, je m'occupe de ta chambre.

Helen D., la manager du *Village*, prend le relais et m'accueille chez elle. La table se remplit vite de toutes sortes de victuailles toutes plus appétissantes les unes que les autres : soupe, pâtes, gâteaux et divers mets délicieux. À croire qu'elle me prend pour une réfugiée privée de nourriture depuis un mois. Entre-temps, Edwina s'active et fait en sorte que je me sente « chez moi » : linge de maison et accessoires de cuisine ; même un grille-pain et une bouilloire électrique pour le thé (*my dear!*). Quel luxe, n'est-il pas ?

— J'espère que tu seras bien installée, me dit Edwina, et encore désolée ! S'il te manque quoi que ce soit, n'hésite pas à venir me voir à l'accueil. J'y suis toute la nuit.

En voyant Edwina, je songe à B., ma meilleure amie. Grande brune aux cheveux bouclés, callipyge, d'un caractère bien trempé, et qui ne s'en laisse pas conter. Je réalise vite que comme B., elle est d'un humour à vous scier les côtes à longueur de journée : je ne connais d'ailleurs pas de meilleur antidépresseur que B.

Edwina m'a tout de suite mise à l'aise et m'a plu instantanément. Helen, quant à elle, me donne l'impression d'être une vraie mère poule.

Grande rouquine aux yeux bleus, qui ne cesse de gazouiller : « Blablabla, blablabla... » Le problème c'est que, n'étant pas encore habituée au « shakespearois » version TGV, j'ai un mal fou à décrypter la moitié de ce qu'elle me raconte. Et quand je dis « moitié », je suis généreuse. Pour changer. Sur le moment, c'est très déstabilisant et même très inquiétant : je suis supposée suivre des études en anglais sans sous-titres ni décodeur. Je ne capte pas un mot... Ça promet !

Fourbue suite à tous ces vols en classe « boîte à hamster », l'estomac rempli à ras bord, saoulée par le flot ininterrompu de paroles qu'Helen est capable de débiter à la seconde, je me couche direct sans même prendre le temps de défaire mes bagages, mais pas avant qu'Edwina ne m'ait souhaité une bonne et douce nuit.

Bienvenue chez les kangourous !